

Joëlle Marchal-Jantzen

LA DAME AU SAXOPHONE

Elise Hall



Joëlle Marchal-Jantzen

La Dame au saxophone

Elise Hall

© Joëlle Marchal-Jantzen, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7816-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lili, Charlie, Valentin, Io

« Ça ne te paraît pas indécent, une femme amoureuse d'un saxophone, dont les lèvres sucent le bec en bois de ce ridicule instrument ? – Ça doit être sûrement une vieille taupe qui s'habille comme un parapluie. »

Claude Debussy,
Lettre à son épouse Lilly, Paris, 4 juin 1903

ELISE COOLIDGE HALL
1853 ----- 1924
AMERICA'S FIRST FEMALE
CONCERT SAXAPHONIST¹

Inscription sur la pierre tombale
Cimetière de Boston (Forest Hills), MA

PROLOGUE

24 janvier 1922, près de Boston

La voiture avait roulé sous la neige, longé de hauts murs, s'était arrêtée devant une grille. Un homme encapuchonné avait ouvert les deux battants, les avait refermés aussitôt.

Un cri avait résonné sur les murs blancs du hall d'entrée. Une odeur d'éther lui était montée à la gorge. Ils l'avaient amenée devant une porte : « Docteur William Hammond, psychiatre ». Ils avaient frappé. Quand la porte s'était ouverte, ils l'avaient laissée.

Le psychiatre, vêtu d'un costume de tweed, barbe courte et moustache blanches, haut front plissé, lui avait fait signe de s'asseoir dans le fauteuil devant son bureau, avait ouvert un dossier.

— Qu'est-ce que je fais ici, docteur, je ne suis pas folle !

— Chère madame, j'ai les termes du jugement sous les yeux. Votre présence ici est tout à fait légale : c'est un placement d'office, demandé par vos gendres, tous deux bien connus et respectés dans le Massachussets...

— Je vous entends mal...

Le psychiatre avait repris, d'une voix plus forte :

— Vos gendres, disais-je, ont demandé votre mise sous tutelle et votre internement dans notre établissement, le meilleur des Etats-Unis. Soyez-en assurée, moi-même et notre personnel, nous ferons tout pour que vous puissiez aller mieux.

Elle s'était levée brusquement de son fauteuil. Dans ce bureau, au milieu des lampes, des statues et des tableaux dans leurs cadres dorés, elle s'était sentie comme un cerf pendant la curée, poussée là malgré elle, cernée par les aboiements ininterrompus d'une meute.

— Vous savez bien que je ne suis pas folle ! C'est une affaire d'argent, ils ont bien peur que je ne leur laisse rien... Et leurs ambitions politiques... Calvin Coolidge à Washington, Benjamin à Boston... Ils veulent de la respectabilité ! Pas d' « excentrique » comme ils disent...

— Prenez le temps de vous installer, chère madame. Votre infirmière, Miss Ashenden, va vous montrer votre chambre. Aujourd'hui, vous aurez seulement un bain chaud, apaisant, et un cachet de bromure.

— Du bromure ? Mais je n'ai pas besoin de bromure, je vous dis que je ne suis

pas folle...

L'infirmière l'avait conduite jusqu'à sa chambre, au premier étage de l'aile réservée aux femmes, numéro 56.

Elise était passée brutalement d'un monde à un autre. Derrière les barreaux de la fenêtre, la neige tombait interminablement, à gros flocons, effaçant sur l'allée les traces de la voiture de l'administration qui l'avait déposée là comme un paquet encombrant, un danger qu'il fallait désamorcer.

On lui avait interdit d'emmener avec elle son saxophone, fidèle compagnon depuis tant d'années. Il lui manquait. Autour d'elle, quelques-uns de ses meubles. Qui les avait choisis ? La grande armoire sculptée, le lit d'acajou à la tête en demi-lune et sa courtepoinette en soie vert pâle, la table de chevet sur laquelle on avait déposé une Bible, la commode aux trois vastes tiroirs, une paire de fauteuils de chaque côté d'une petite table ronde, et le minuscule bureau en bois précieux fait en Inde, un de ceux que son père avait importés. Elle le caressa, s'assit devant. Ces meubles qui lui étaient familiers avaient un aspect étrange. Déplacés, ils n'avaient plus les mêmes teintes, la même taille, ils n'étaient pas chez eux. Elise laissa son regard se perdre dans les méandres de la marqueterie. Dans la lumière froide et cotonneuse qu'envoyait la neige à l'intérieur de sa chambre, mêlée aux brusques éclats bleus de la bûche qui brûlait dans la cheminée, elle était en suspens, comme revenue aux temps d'avant sa naissance, dans des limbes incertains.

Internement, sur demande de ses gendres. Et ses filles ? Quel avait été leur rôle ? Un trou noir se creusa en elle. Une excavation. De plus en plus fort, de plus en plus profond, jusqu'à l'insupportable. Elle eut soudain envie de tout casser et de s'enfuir.

Un cri de rage.

PREMIÈRE PARTIE

1879-1889

New York

1

La femme nouvelle

Elise avait vingt-six ans, elle ne voulait pas se marier.

Elle avait tellement entendu ses parents se disputer. C'était parfois violent. Sa mère avait fini par chasser son mari de la maison, il avait dû s'installer dans une pension de famille. Elle demandait le divorce.

Elise avait vingt-six ans – et alors ? disait-elle –, elle refusait obstinément tous les partis qu'on lui proposait, pourtant ils avaient tout pour plaire : fraîchement diplômés de Harvard, fils des vieilles familles bostoniennes, les « brahmanes » comme on les appelait. Elle appartenait bien à cette même caste, celle des héritiers. Mais, disait-elle à sa jeune sœur Louisa, puisque nous bénéficions de la fortune familiale des Coolidge, accrue de génération en génération dans les affaires, le commerce maritime, la banque, pourquoi aller s'en défaire dans les mains d'un mari ? Le droit est contre nous. Elle avait choisi de faire partie de ce qu'on appelait les « femmes nouvelles », qui vivaient seules, parfois à deux, quand ça lui chantait, et peu importe ce qu'on en disait, les critiques de son père, de son frère. Louisa prenait sa défense... Elle n'était pas la seule puisqu'il y aurait une expression pour ça, après le roman d'Henry James *Les Bostoniennes*. On dirait pour ces femmes qui vivaient à deux, libres de leur mode de vie, un « mariage de Boston ».

Cela aurait pu durer si elle n'avait pas rencontré Richard...

Elle était pour l'amour libre, elle avait lu Victoria Woodhull. Lui était tout entier dans le bonheur de l'instant présent. Mais les familles, de part et d'autre, veillaient.

Richard était le fils du pasteur de l'église presbytérienne de la Cinquième Avenue à New York, le révérend Hall. Le parti n'était pas vraiment celui qui avait été espéré. Richard avait trois ans de moins qu'Elise, c'était un Irlandais, il n'était pas encore établi dans la profession, mais son parcours brillant laissait

présager une belle carrière de chirurgien. Il ne fallait pas risquer un « accident ». Les deux familles cherchèrent la date la plus proche possible, ce serait le 14 octobre 1879, à Trinity Church. L'inévitable *Marche nuptiale* de Mendelssohn accompagna la sortie rituelle des jeunes mariés.

L'année suivante, la mère d'Elise obtenait le divorce.

Sa sœur Louisa avait rencontré au mariage un ami de Richard, William McKim. Il lui avait parlé de ses recherches sur l'hérédité. Elle s'était mariée à son tour, et ils avaient emménagé à New York, pas très loin de chez Elise.

Elles partageaient toutes deux la passion de la musique, il leur fallait un piano. Elles étaient allées ensemble au Steinway Hall. Elles y avaient été accueillies par un des deux fils du fondateur. Il avait raconté l'aventure de leur père, son premier piano fabriqué dans sa cuisine en Allemagne, l'émigration à New York, le succès. C'était vraiment pour tous ces gens doués qui venaient d'Europe « l'âge d'or » ! À New York, tout était possible !

Il leur avait montré le magnifique auditorium à l'étage. Peu de temps après, elles y étaient retournées un soir avec William et Richard, elles avaient reçu des invitations pour le concert de l'Orchestre Philharmonique de New York, dirigé par Théodore Thomas. Du Wagner. Fougue et rigueur. Après le concert, ils étaient tous allés au restaurant, chez Delmonico, manger le homard à la Newberg du chef Charles Randhofer. Une merveille que réclamait toujours Elise, ce homard qu'il faisait sauter dans une poêle, nappé de crème, relevé de poivre de Cayenne et flambé au Cognac ! Ils avaient d'abord échangé leurs impressions sur le concert, sur Wagner, puis la conversation avait dévié sur les moyens d'améliorer l'humanité. William avait sa théorie :

— Darwin a montré que les espèces animales s'adaptent à leur environnement, il y a une sélection naturelle des plus forts. Et nous, les êtres humains ? Notre espèce continue à produire des idiots, des fous, des criminels. Qu'ont fait contre cela la religion, les lois, la philanthropie ? L'eugénisme, à mon avis, est la seule condition pour un progrès physique et moral de l'humanité !

Richard appréciait ses compétences scientifiques, mais il n'était pas d'accord avec ses conclusions.

— Je suis choqué quand tu parles de stérilisation. Continuons les recherches. La science, un jour, viendra à bout de toutes ces anomalies humaines, mais dans le respect de la vie et des consciences.

Pour Elise, il y avait deux moyens d'améliorer l'humanité : mettre à la portée de tous l'art, surtout la musique, et donner une place plus importante aux

femmes.

— Les lois qui régissent nos vies nous tiennent dans un état inférieur, comme si nous étions d'éternelles mineures. Nous ne pouvons même pas disposer de notre argent dans le couple. Pourtant, les femmes pourraient apporter davantage à l'humanité. Pourquoi n'avons-nous pas les mêmes droits, pourquoi ne pouvons-nous pas voter ?

Elise avait persuadée Louisa de rejoindre la Woman Suffrage Association pour une action au moment de l'inauguration de la statue de la Liberté.

— C'est le moment ou jamais ! Tout New York sera là, il y aura le président Cleveland, tous les journalistes... Lady Liberty... Faut être gonflé pour représenter la Liberté par une femme ! Quel mensonge ! Quelle hypocrisie !

Elles avaient passé tout l'après-midi du 27 octobre 1886 avec le groupe à rédiger des slogans, à les inscrire sur des pancartes.

Le lendemain, elles avaient retrouvé les militantes à Battery Park. Une barque avait été préparée. Elles y étaient montées pour s'approcher de l'île de Bedloe. On entendait les fanfares qui descendaient Broadway. Elise sentait le vent devenir plus frais sur ses joues. Louise serrait son parapluie. Autour de la barque, de petites vagues. Plus loin, l'écume blanche sautillait jusqu'à se mêler aux fumées noires des bateaux à vapeur. Lady Liberty grandissait dans la brume, dominant les mâts des goélettes qui agitaient des touches dansantes de bleu blanc rouge, et elles ne pouvaient s'empêcher d'admirer la force de son bras levé devant son visage voilé. Les nuages s'écartèrent, la torche qu'elle brandissait apparut soudain dans un éclair de lumière d'or. On tira un coup de canon, une épaisse colonne de fumée blanche cacha la statue, qui en émergea bientôt de nouveau tout entière, cuivre rouge étincelant, on découvrait sa tête couronnée. Trop tôt... Les roulements de tambours, les acclamations, les sifflets à vapeur couvraient le discours du président Cleveland. On ne put entendre que ces derniers mots :

— ... transpercera l'obscurité de l'ignorance et l'oppression de l'homme, jusqu'à ce que la liberté éclaire le monde !

La barque était au pied de la statue, Elise s'était saisie d'un porte-voix et Louisa criait avec elle :

— Liberté pour les femmes ! Egalité ! Droit de vote pour les femmes !
Coups de canon, on ne les entendait plus.